tente de comprendre les tendances intellectuelles des juristes sans se borner à leur apport technique; l'auteur a su tirer parti d'un ensemble restreint pour l'insérer dans une tradition culturelle dont elle montre la valeur.

Michèle DUCOS.

Latin chrétien et médiéval.

Jean LAPORTE, *La Bible et les origines chrétiennes*, Collection « Initiations » : Paris, Cerf, 1996, in-8°, 530 pages.

Le titre français ne donne que de façon très imparfaite le contenu de l'ouvrage anglais ici traduit (et complété) : *Understanding our Biblical and Early Christian Tradition, An Introductory Textbook in Theology* (Lewiston, N.Y. 1991). Comme le sous-titre anglais l'indique, il s'agit d'une introduction, destinée d'abord aux étudiants, les dix-sept chapitres constituant tout autant de cours, suivis de longs questionnaires qui invitent tant à revenir sur la matière de l'exposé qu'à prolonger la réflexion ou la recherche.

Les dix premiers chapitres concernent la Bible, en commençant par exposer le contexte culturel antique, mais aussi les questions actuelles (Qu'en est-il, par exemple, de l'évolutionisme de nos jours ?). On se rend en Égypte et en Mésopotamie, on confronte l'immortalité platonicienne et la résurrection biblique, etc. Le chapitre IX est consacré aux problèmes posés par le Jésus historique, le suivant à Paul et Jean. Les sept derniers chapitres concernent l'Église, dans ses croyances et leur établissement progressif (11), ses rites (12), deux de ses formes de vie, le martyre (13) et le monachisme (14), son organisation (15). Le chapitre 16 est consacré à Augustin et principalement à sa conversion. Le dernier chapitre aborde la question de l'unité dans l'Église et les crises qui l'ont renforcée ou déchirée dans les premiers siècles. Plus encore que dans la première partie, les textes sont longuement cités, certaines œuvres résumées, etc.

L'ensemble correspond donc à ce qui est annoncé dans le titre anglais : une *Introduction*, sérieuse, qui cherche à être utile, mais avec des rythmes divers — gros-plans ou raccourcis, sans qu'on en voie toujours la raison. Une abondante bibliographie spécialisée a été utilisée, assimilée. Elle apparaît dans les notes et à la fin de chaque chapitre. L'information est digérée et les positions des différents auteurs modernes sont respectées. Le tout dans une langue simple qui peut, de fait, initier.

Yves-Marie DUVAL.

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus SABATIER neugesammelt und herausgegeben von des Erzabtei Beuron; 10/3, *Canticum Canticorum*, hsgg. von Eva SCHULTZ-FLÜGEL, 1 Lieferung, p. 1-80, Freiburg, Herder, 1992; 11/2 *Sirach (Ecclesiasticus)*, hsgg. von Walter THIELE, 4.5.6. Lieferungen, p. 241-480, *ib.* 1992-1993-1996; 12, *Esaias*, edidit Roger GRYSON, 9.10. Lieferungen, p. 641-795, *ib.* 1993; 12 (pars II), *Esaias*, edidit Roger GRYSON, 1.2.3.4.5.6.7.8.9.10.11. Lieferungen, p. 797-1707, *ib.* 1993 (1.) 1994 (2.3.) 1995 (4.5.) 1996 (6.7.8.) 1997 (9.10.11.); 21 *Epistula ad Romanos*, hsgg. von Hugo S. EYMANN, 1. Lieferung, p. 1-80, *ib.* 1996; 22, *Epistula ad Corinthios I*, hsgg. von Uwe FRÖHLICH, 1.2. Lieferungen, p. 1-160, *ib.* 1995-1996.

Le dernier compte rendu de livraisons de la *Vetus Latina* qui ait paru dans cette revue, sous la signature de Jacques FONTAINE, date du tome 70 (1992). Il

s'agissait des dernières épîtres du *corpus* paulinien (Thessaloniciens, Timothée, Tite, Philémon, Hébreux) et des fascicules 5-8 d'Isaïe (10, 20 à 30, 15). La première tâche du nouveau recenseur, recruté récemment, est donc de faire l'inventaire de ce qui est parvenu depuis lors.

La publication des fascicules concernant Isaïe, qui constitueront le volume 12, en deux tomes, s'est poursuivie à un rythme soutenu. Rappelons que ce travail a été assumé par une équipe constituée autour de Roger GRYSON au Centre de recherches sur la Bible latine de l'Université catholique de Louvain, en collaboration avec le Vetus Latina Institut de Beuron. Les fascicules 9 (30, 15 à 35, 5) et 10 (35, 5 à 39, 8) sont parus tous deux en 1993, et ainsi s'est trouvée achevée la première partie du livre d'Isaïe.

La même année est sorti le premier fascicule de la seconde partie. Il s'agit d'une introduction, en français, contenant une description critique des manuscrits bibliques et surtout liturgiques utilisés pour établir le texte des vieilles traductions latines d'Isaïe (les citations bibliques fournies par les textes des écrivains sont, elles, tirées d'une édition critique existante, la plus récente possible). Cette description avait été différée lors des débuts de l'entreprise, et l'introduction d'alors avait seulement « esquissé les grandes lignes de l'histoire du texte », avec l'espoir de reprendre cette histoire de manière plus détaillée à l'achèvement du travail (ce qui est fait aujourd'hui).

Les manuscrits liturgiques sont des lectionnaires, des psautiers intégrant en supplément des cantiques bibliques, des bréviaires. Souvent l'origine des leçons et des cantiques bibliques de ces manuscrits n'est pas homogène, la Vulgate s'y entremêle aux Vieilles Latines : l'équipe de R. GRYSON démêle tout cela, non seulement à propos des textes empruntés à Isaïe, mais au passage aussi à propos d'autres (par exemple p. 809, où il est question de cantiques de la vigile pascale et de diverses leçons tirées d'épîtres) ; ces indications précieuses risquent de ne pas atteindre les spécialistes de ces autres livres bibliques. La liste des manuscrits examinés se trouve p. 1677 du fascicule II-11.

Les manuscrits proprement bibliques sont beaucoup plus rares, mais tel manuscrit de la Vulgate est répertorié dès que, pour quelques versets, apparaît un texte hétérogène hérité d'une Vieille Latine. De même, si un texte (non Vulgate) d'Isaïe est reproduit dans une annotation sur la marge d'un manuscrit d'écrivain patristique, ce manuscrit est décrit. Des discussions de spécialistes mettront probablement en débat telle ou telle conclusion de détail, mais la minutie de ce travail de dentellière laisse pantois, et admiratif. De toute façon, le texte attesté par les manuscrits bibliques et liturgiques est fragmentaire, et ce sont les citations des écrivains qui fournissent à l'équipe de R. GRYSON la plus grande part de la matière sur laquelle elle a travaillé.

Les dix fascicules de la première partie avaient été simplement numérotés de 1 à 10, sans mention de partie. Ceux de la seconde sont à nouveau numérotés à partir de 1, seule la mention « Pars II » sur la couverture les différencie des premiers, au risque de méprises, et il aurait peut-être été préférable de continuer avec 11, 12, etc. Il est trop tard pour revenir là-dessus ; pour éviter les confusions, il sera prudent de se référer aux fascicules de la seconde partie en écrivant : II-1, II-2, etc. Heureusement la pagination quant à elle n'a pas été interrompue, et l'avant-propos du fascicule II-1 commence à la page 801, sans discontinuité.

Le fascicule II-2 date de 1994. Ses premières pages (881 à 890) terminent la description des manuscrits, les suivantes (891 à 896) donnent la liste des sigles et abréviations : page 895 on trouve ainsi la liste des manuscrits latins, dans l'ordre selon lequel ils ont été décrits dans les pages ou le fascicule précédents. Ensuite reprend l'édition elle-même, verset par verset, de 40, 1 à 41, 20. Ont suivi, en 1994 encore, le fascicule II-3 (41, 21-44, 4), en 1995 II-4 (44, 5-46, 13) et II-5

(46, 13-50, 3), en 1996 II-6 (50, 4-53, 3) II-7 (53, 3-54, 17) et II-8 (54, 17-58, 7) et en 1997 II-9 (58, 8-61, 10), II-10 (61, 10-65, 23) et II-11 (65, 23-66, 24).

On a ainsi publié en trois ans seulement tout ce qui se rattache au prophète anonyme que nous appelons le Second Isaïe (chapitres 40 à 55), contemporain des victoires de Cyrus et de la libération d'Israël exilé, avec en particulier ces « poèmes du Serviteur » qui, dès le Nouveau Testament, fourniront aux auteurs chrétiens des références typologiques pour parler du Christ. En 1996 et 1997, presque d'un seul élan, la troisième partie du livre, composée de poèmes qui datent pour l'essentiel des premières décennies après le retour d'exil, et qui prolonge l'inspiration du Second Isaïe, a vu son édition achevée.

Le fascicule II-11 est complété par l'histoire du texte qui avait été promise (p. 1649-1668). Suivent sept pages de corrections et compléments, portant sur l'ensemble des 12 + 11 fascicules, et un index des témoins (manuscrits et écrivains). R. GRYSON se déclare déçu de ne pouvoir apporter plus de précisions sur l'histoire du texte, car dans le cas d'Isaïe, écrit-il, « le succès précoce de la version hiéronymienne, disqualifiant avant la fin de l'antiquité les anciennes traductions, en a laissé subsister trop peu de traces pour qu'on puisse reconstituer leur histoire de façon détaillée ». Sa mise au point n'en est pas moins très riche en vingt pages seulement.

Malgré la très grande diversité des formes du texte, R. GRYSON est persuadé que la persistance, jusqu'à une époque tardive et dans des aires géographiques dispersées, de particularités présentes dès le début, conforte l'hypothèse d'une traduction unique à l'origine, élaborée en Afrique du Nord où on la repère en premier lieu, mais rapidement recopiée et modifiée ailleurs : dès le milieu du second siècle, Novatien à Rome cite un texte biblique qui a pris quelque distance.

La différenciation qui ne cessa de s'opérer, procède de deux facteurs : « l'alignement sur un texte de la Septante différent de celui qui a servi au (premier) traducteur, ou sur un texte correct, lorsque celui du traducteur était fautif ou n'a pas été rendu fidèlement », et « des glissements de vocabulaire (substitution de synonymes ou de mots-outils équivalents) et d'autres retouches d'ordre formel, c'est-à-dire grammatical ou stylistique ».

Ces considérations d'ensemble sont suivies d'études sur les traditions du texte dont témoignent notamment Cyprien, Lactance (quelques désaccords avec P. MONAT sont indiqués), Tyconius, divers textes donatistes, Quodvultdeus pour l'Afrique, Novatien, Lucifer, Hilaire, Jérôme pour l'Europe, enfin Augustin, qui, d'abord tributaire d'un texte africain, aurait utilisé ensuite une version de tradition européenne, mais assez éloignée de toute autre. Tertullien et Ambroise sont à bon droit laissés de côté ici, car l'un et l'autre sont capables de lire directement le grec (Ambroise compare même parfois plusieurs textes grecs, dont il propose alors une traduction latine différenciée) et ne se privent pas de mêler leurs choix personnels au souvenir de la version en usage dans leur communauté.

Parallèlement, les équipes allemandes ont poursuivi leur travail. Eva SCHULZ-FLÜGEL a donné en 1992 un fascicule d'introduction au Cantique des Cantiques, consacré, après quelques pages de présentation générale, à un inventaire ici également très minutieux des manuscrits et de leur contenu. Quelques pages finales comportent des remarques sur les citations du Cantique chez Ambroise, Grégoire d'Elvire, Jérôme, Rufin, Épiphane le Scolastique, Juste d'Urgel, Apponius, Bède, et sur le titre. L'introduction doit se poursuivre sur une partie du second fascicule, en préparation.

Walter THIELE a continué sa publication du Siracide (ou Ecclésiastique). Nous sont ainsi parvenus les fascicules 4 (3, 31-7, 30), paru en 1992, 5 (7, 30-11, 35) en 1993, et 6 (11, 35-16, 21) en 1996.

Pour le Nouveau Testament, Uwe FRÖHLICH a donné en 1995 et 1996 les deux premiers fascicules de la Première Épître aux Corinthiens : ils amorcent une présentation détaillée des manuscrits, qui ne s'achèvera que dans le troisième fascicule. Hugo S. EYMANN a publié en 1996 le premier fascicule d'une introduction analogue à l'Épître aux Romains.

Je ne pouvais encore disposer du fascicule II-9 d'Isaïe quand, il y a quelques années, l'étude du *De opere et eleemosynis* de saint Cyprien me présenta au chapitre 4 une citation d'Isaïe 58, 7-9 qui posait quelques problèmes. Cela me permet aujourd'hui d'apprécier la qualité du travail effectué ici. Ce groupe de versets est cité trois fois par Cyprien dans ses œuvres, et j'ai pu vérifier la parfaite conformité des bas de pages de la *Vita Latina* avec non seulement le texte retenu par les éditeurs les plus récents (dans le *Corpus Christianorum, Series Latina* III et III-A), mais aussi le détail de leur apparat critique. Cette exactitude donne même au lecteur les éléments indispensables pour contester éventuellement le parti choisi par la *Vetus Latina* : ainsi, à notre avis, au verset 8, *temporaneum* a plus de chances que *temporanum* d'être le texte de Cyprien, et donc de la tradition K qu'il représente. À ce même verset 8, les anciennes versions latines offrent entre elles des différences qui ne s'expliquent que par la confusion, dans certaines copies de la Septante circulant en Occident, entre deux mots grecs proches, et c'était la source d'une difficulté que nous avions rencontrée : tout cela est indiqué clairement dans ce fascicule.

Le travail de W. THIELE sur le Siracide est tout aussi irréprochable, si j'en crois les vérifications auxquelles j'ai pu me livrer à propos de Cyprien. En un endroit, j'ai cru déceler l'oubli d'un manuscrit; en fait, il s'agissait d'un manuscrit perdu, connu seulement par une collation ancienne de variantes, et qui ne pouvait être invoqué là qu'*ex silentio*. Une seule fois, en *Sir* 14, 11, d'après *Ad Quirinum* 3, 1, le texte retenu par W. THIELE diffère de celui de l'édition pour deux mots, mais c'est un choix, clairement reconnu comme tel dans un apparat exhaustif qui donne tous les éléments pour juger.

On dispose donc là d'un instrument de travail incomparable. Les déficiences, quand déficience il y a, sont à mettre au compte des éditeurs des textes patristiques dans lesquels ont été repérées les citations : si un éditeur récent et compétent comme celui du *De opere et eleemosynis* dans le *C. C. S. L.* oublie parfois de noter des variantes des manuscrits qu'il utilise, combien on court plus de risque quand la seule édition disponible est trop ancienne ou peu fiable ! On a d'ailleurs vu que les éditeurs de la *Vetus Latina* corrigent à l'occasion un texte qui leur paraît suspect, en avertissant de leur intervention dans l'apparat. Celui qui utilise la *Vetus Latina* pour des recherches pointues doit cependant garder à l'esprit cette limite possible, et mesurer sa confiance selon l'origine du texte qui lui est offert, en s'aidant du répertoire des auteurs et des éditions que contient le volume 1/1, récemment mis à jour (4e édition, 1995).

Michel POIRIER.

Caroline P. HAMMOND BAMMEL, *Origeniana et Rufiniana = Vetus Latina. Aus der Geschichte der lateinischen Bibel 29* : Freiburg, Verlag Herder, 1996, 254 pages.

On sait que le Vetus Latina Institut de Beuron ne se contente pas d'éditer tout ce que l'on peut retrouver des traductions latines de la Bible antérieures à la Vulgate hiéronymienne. Une collection annexe publie des études originales, des recueils d'articles, ou des éditions de commentaires patristiques ou médiévaux sur la Bible susceptibles d'étayer les recherches sur le texte lui-même. Le volume 29 ras-

semble neuf articles de Caroline P. HAMMOND, professeur à Cambridge, prématurément disparue en 1995. Huit articles portent sur le texte et les manuscrits soit d'Origène soit de la traduction que Rufin d'Aquilée a donnée de ses œuvres, un sur la biographie de Rufin. À l'intention des spécialistes, voici la table des matières, assortie de l'indication des points particuliers traités.

I. Some Textual Points on Origen's *Commentary on Matthew* (= *Journal of Theological Studies, N.S. 24*, 1973). Les passages examinés sont situés en X, 3; X, 5 (avec un développement sur Mt 13, 44 dans Jérôme et dans les *Catenae*); X, 6; XI, 14.

II. A New Witness to the Scholia from Origen in the Codex von der Golz (= *Papers of the 5th International Origen Congress, 14-18 August 1989*, Leuven, Peeters, 1992).

III. Origen's Definitions of Prophecy and Gnosis (= *JTS N.S. 40*, 1989). Le point de départ de la réflexion est « the catena extract LV from Origen on I Cor 14, 6, published by C. JENKINS in *JTS* X (1909) ».

IV. The Last Ten Years of Rufinus' Life and the Date of his Move South from Aquileia (= *JTS N.S. 28*, 1977). Selon l'auteur, la date de 407, ordinairement retenue pour ce déplacement d'Aquilée vers Rome et sa région, est simplement la date la plus tardive à laquelle on peut assigner ce changement de résidence. Mais rien ne s'oppose à ce qu'il ait eu lieu à partir de 403. Tant qu'il s'agit d'établir ainsi une fourchette chronologique. la démonstration paraît convaincante. Un long examen des vraisemblances amène ensuite C. HAMMOND à proposer 405, mais elle admet qu'une bonne partie de ce qu'elle avance est « highly conjectural » (p. 421 — la pagination des articles originaux a été conservée, il n'y a pas de pagination propre au livre qui les rassemble). Ce très long article (58 pages) fourmille de détails sur l'attitude des principaux acteurs de la vie ecclésiale de Rome et de l'Italie à cette époque face à la controverse entre Rufin et Jérôme et sur la solidarité de l'Occident avec Jean Chrysostome dans son conflit avec l'empereur d'Orient.

V. A Product of a Fifth-Century Scriptorium preserving Conventions used by Rufinus of Aquileia (= *JTS N.S. 29*, 1978) : I. Rufinus and Western Monastic Libraries and Scriptoria (il est question notamment des conditions dans lesquelles l'*Apologie contre Jérôme* et les traductions de la *Règle* de Basile et des *Homélies sur les Nombres* d'Origène ont été copiées et diffusées lors de leur publication par Rufin); II Lyons, Bibliothèque de la Ville 483, Citation Marks and Punctuation.

VI Products of Fifth-Century Scriptoria preserving etc. (= *JTS N.S. 30*, 1979) : III. Nomina Sacra (à propos surtout des abréviations utilisées pour *dominus, deus, Iesus, Christus*).

VII. Products etc. (= *JTS N.S. 35*, 1984) : IV. Script (non seulement les écritures des manuscrits sont étudiées, mais aussi les abréviations et la ponctuation).

VIII. Das neue Rufinfragment in irischer Schrift und die Überlieferung der Rufin'schen Übersetzung der Kirchengeschichte Eusebs (= *Philologia Sacra. Biblische und patristische Studien für Hermann J. Friede und Walter Thiele zu ihrem siebzigsten Geburtstag. Band II*, Herder, Freiburg, 1993). C. HAMMOND ne se contente pas d'étudier ce court fragment passé en vente publique à Londres en 1985 et acquis par Paul GETTY jr. en 1989, elle en profite pour reprendre l'examen des manuscrits utilisés par MOMMSEN lorsqu'il a édité cette traduction en 1903-1909 ainsi que d'autres manuscrits anciens du même texte.

IX. Insular Manuscripts of Origen in the Carolingian Empire (= *France and the British Isles in the Middle Ages and Renaissance. Essays by Members of Girton College, Cambridge, in Memory of Ruth Morgan*, Boydell Press, Woodbridge, 1991).

Michel POIRIER.

JÉRÔME, *Commentaires sur le prophète Isaïe*, Introduction de R. GRYSON et P.-A. DEPROOST, Livres V-VII. Texte établi par R. GRYSON et J. COULIE, avec la collaboration de E. CROUSSE et V. SOMERS, Collection *Aus der Geschichte der Lateinischen Bibel*, 27 : Freiburg, Verlag Herder, 1994, 400 pages.

L'édition de l'*In Esaiam* de Jérôme se poursuit avec les qualités qui ont été louées pour les premiers livres. Les trois livres publiés dans ce volume présentent plusieurs particularités et entrainent quelques difficultés : Jérôme avait, en 398, répondu à la demande d'un évêque de l'Illyricum et donné une explication « historique » des « oracles contre les nations », les actuels ch. 13-23 d'Isaïe. Lorsqu'en 408, il s'attaqua à l'ensemble du livre d'Isaïe, il se contenta de reprendre ce premier travail — qui devint le livre V de son *Commentaire* — en le complétant, pour son explication « spirituelle », par deux autres livres, les actuels livres VI et VII. Aucun manuscrit ne porte la trace du seul premier travail. Mais les manuscrits carolingiens ou médiévaux n'ont jamais regroupé, fût-ce avec d'autres, les *3* livres couvrant les chapitres 13-23 d'Isaïe. Plus même, les modèles proches ou plus lointains, ont parfois changé d'un regroupement à l'autre. Le présent volume commence donc par une description détaillée des nouveaux manuscrits utilisés et par une histoire du texte de *chacun* des trois livres.

Mais en dehors des textes de Jérôme eux-mêmes, la nouveauté de ce tome, c'est la longue étude consacrée à l'existence ou non dans le *lemme* des *Commentaires* de Jérôme, et singulièrement dans son *In Esaiam*, des signes critiques dont il signale (parfois) la présence dans son *explication*. La conclusion pour laquelle R. GRYSON penche avec prudence est que si Jérôme a, pour le texte latin de la Septante, utilisé une révision faite par lui-même et qui comportait les signes critiques, il ne les a pas, en revanche, insérés dans le lemme de son *Commentaire*. Les rares signes qui existent parfois dans certains manuscrits seraient plutôt l'œuvre de lecteurs postérieurs, qui les ont rétablis à partir des indications de l'explication ou d'une traduction « hexaplaire » complète.

L'édition à proprement parler est exemplaire de rigueur et de clarté. Un triple apparat (témoins, variantes, *fontes*) permet de suivre continuellement le texte, mais aussi de comprendre la survie, dans 5 ou 6 éditions qui se sont succédées depuis la fin du XV^e^ siècle, de leçons qui s'avèrent souvent tardives ou de corrections normalisantes. On notera aussi combien les noms propres divers ont pu être « massacrés », *a fortiori* le grec ou les translittérations de l'hébreu. Le texte est ainsi tout prêt pour la découverte de l'interprétation de Jérôme, et de toutes celles qu'il rapporte ou fusionne.

Yves-Marie DUVAL.

AUGUSTIN D'HIPPONE, *Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*. Édités par François DOLBEAU, Institut d'Études Augustiniennes : Paris, 1996, 756 pages.

Les prédications d'Augustin contenues dans le sermonnaire de Mayence découvert en 1990 par F. DOLBEAU ont été publiées entre 1991 et 1994, principalement dans la *Revue Bénédictine* et dans la *Revue des Études Augustiniennes*. Les voici commodément réunies en un seul volume qui reproduit les éditions *princeps* de chacune des pièces, leurs introductions et annotations. L'ouvrage est donc une véritable somme. Son intérêt est d'autant plus grand qu'il se termine par près de cent cinquante pages nouvelles permettant une exploitation maximale des textes publiés. On y trouve d'abord de copieux *Addenda et corrigenda* (p. 617-641), por-

tant sur le texte lui-même, la datation des sermons, les références scripturaires, bibliographiques, etc., puis trois *Indices* : Un *Index* des citations bibliques (p. 647-684), un *Index* des œuvres d'Augustin et des autres auteurs anciens (p. 685-741), et un très précieux *Index nominum rerum uerborum notabiliorum* (p. 743-753) avec près de cinq cents entrées. Signalons en particulier l'entrée : « Vocabulaire augustinien » (une quarantaine de mots ou expressions) qui sera utile au théologien, mais qui intéressera pareillement le latiniste. On y trouve en effet tout une série de mots rares, et même inconnus jusqu'à ce jour. F. DOLBEAU enrichit ainsi une nouvelle fois le *Thesaurus Linguae Latinae*. On se plaît à le souligner. Ces *Indices* sont établis avec grand soin et renvoient au texte de l'édition *princeps* (page et ligne), ainsi qu'à la pagination continue de la présente édition. Quant à l'introduction de l'ouvrage, elle comporte une présentation du sermonnaire de Mayence — que F. DOLBEAU a depuis lors analysé en détail (« Le sermonnaire augustinien de Mayence [Mainz, Stadtbibliothek I 9] : Analyse et Histoire », *Revue Bénédictine* 106, 1996, p. 5-52) — ainsi qu'un bref avant propos où l'auteur écrit : « Ainsi se clôt une première phase de la recherche ». De fait, le travail se poursuit. En attendant la traduction des nouveaux sermons, avec notes et commentaires, actuellement en préparation pour la *Bibliothèque Augustinienne*, le Colloque qui s'est réuni en septembre 1996 à Chantilly (les *Actes* sont sous presse) a donné un aperçu des prolongements considérables que la découverte du sermonnaire de Mayence entraîne pour une meilleure connaissance de la vie et des activités d'Augustin, mais aussi de l'Église et de la société de son temps. Rappelons en particulier l'intérêt exceptionnel de la série dite de « Mayence-Lorsch », si riche en *realia*, et qui nous plonge au cœur des controverses antipaïenne et antidonatiste des années 400-410. En outre, qu'il s'agisse de cette série, ou de celle dite de « Mayence-Grande-Chartreuse », la découverte des nouveaux sermons a eu le grand mérite de relancer la recherche en matière de chronologie augustinienne. Des progrès considérables ont été faits dans ce domaine depuis trente ans, mais des zones d'ombres subsistent et de nombreuses erreurs ont certainement été répétées depuis des années. L'essai de datation des sermons de Mayence-Grande-Chartreuse que nous publierons prochainement tentera en tout cas de répondre à plusieurs questions actuellement pendantes.

Nous ne pouvons terminer ces lignes sans remercier une nouvelle fois F. DOLBEAU d'avoir travaillé si vite, et de manière si complète, pour livrer à tous une découverte exceptionnelle.

P.-M. HOMBERT.

SAINT AUGUSTIN, *De ordine-L'ordre*, Introduction, Texte critique, Traduction, Notes complémentaires par J. DOIGNON (Bibliothèque augustinienne, Oeuvres de Saint Augustin, 4/2), Institut d'Études Augustiniennes, Paris, 1997, 415 pages.

Cette belle édition du *De ordine* est la dernière œuvre publiée de J. DOIGNON. Le regretté savant, qui a tant apporté à la connaissance de la philosophie et de la patristique latines, retrouvait dans ce dialogue augustinien cette osmose entre la pensée cicéronienne et le néoplatonisme à laquelle il a consacré de si nombreuses recherches. Augustin lui-même se reprocha dans une *retractatio* d'avoir accordé trop de place à la philosophie dans ce dialogue. Les enjeux philosophiques du *De ordine* sont exposés très clairement dans une préface qui traite de ce que J. DOIGNON appelle « le nouvel horizon culturel », c'est-à-dire la destruction par Licentius du « mur » où l'avait enfermé la poésie, et le choix de la philosophie comme

« nouvelle demeure ». Les sources de la réflexion philosophique ont donné lieu à des débats qui concernent surtout la présence du néoplatonisme dans le dialogue. La position de J. DOIGNON sur cette question est faite à la fois d'ouverture et de prudence, notamment en ce qui concerne la présence de Porphyre. Il ne conteste pas qu'Augustin ait pu puiser chez ce philosophe certains thèmes, mais il souligne qu'ils sont moins nombreux qu'on ne le croit communément et que l'attitude augustinienne est celle de la défiance. Et surtout il insiste sur les sources latines, Cicéron, évidemment, et Varron dont l'importance dans le *De ordine* est parfois contestée. Le passage du livre II (§ 54) dans lequel le Réatin est cité montre bien qu'Augustin le considère comme une source majeure pour la connaissance du pythagorisme. En ce qui concerne l'établissement du texte, il repose sur la collation de 29 manuscrits et aboutit à un résultat très différent des éditions précédentes. L'extrême complexité d'une tradition présentant un grand nombre de phénomènes de fractionnement et de contamination a contraint J. DOIGNON à renoncer au *stemma* et à préférer la critique interne pour le choix des leçons. Une telle solution n'est jamais facile pour un éditeur, et il faut saluer comme un acte de courage cette renonciation volontaire à une clarté qui, dans ce cas, serait factice.

La traduction, dans l'ensemble d'une grande qualité, peut être contestée sur certains points : la dernière phrase de I, 1 paraît difficilement compréhensible ; de même en I, 2, le souci extrême de précision aboutit à une traduction très obscure ; *ibid.*, la traduction du vocabulaire de la mosaïque n'est pas satisfaisante ; en I, 4, on est surpris de trouver *qualia sint* traduit par « quelle est l'importance » ; en I, 19, le point d'interrogation erroné après la phrase latine introduit un décalage entre celui-ci et la traduction ; en I, 31 (l. 43), la traduction de *hoc ipsum* par « même ce détail » est surprenante ; en II, 14, la traduction de la deuxième phrase est très difficile à suivre en raison de sa longueur excessive ; en II, 16 (l. 59), il aurait mieux valu traduire par « le principe sans principe » ; en II, 36, la phrase française suit de si près celle du texte latin qu'elle est malaisée à comprendre ; en II, 45, la première phrase est incompréhensible ; *ibid.*, l. 18, la traduction de *gente* par « nationalité » est très discutable.

Les notes complémentaires sont remarquables d'érudition et de rigueur. Elles éclairent le texte par un grand nombre de références, notamment cicéroniennes. La mise au point, p. 361-362, à propos de la tripartition de la philosophie — la leçon *dico* étant à juste titre préférée à *disco-* et de son évolution vers un système binaire qui se ramifiera pour donner le *triuium* et le *quadriuium* est tout particulièrement intéressante. Il est également important que J. DOIGNON, ne se contentant pas d'étudier les aspects philosophiques et rhétoriques du dialogue, ait tenu à souligner la place qui y est faite à la poésie (Virgile, la théorie de la métrique chez Varron) et aux aspects de la vie quotidienne, à propos du combat de coqs.

Comme c'est malheureusement souvent le cas dans les publications modernes, de trop nombreuses erreurs typographiques déparent le beau travail de J. DOIGNON. Nous donnons ici quelques éléments seulement d'un ensemble hélas fort vaste : p. 11, l. 4 : *a*ugustin ; p. 12, l. 6 av. la fin : *d*ur ; p. 64, l. 17 : aurais ; p. 164, l. 27 : *meminissre* ; p. 166, l. 141 : *nihique*, l. 48 : *administrntur* ; p. 175, l. 7 av. la fin : répétition de *est* ; p. 183, l. 7 : la « fontion » ; p. 197, l. 6 : « la 'opinion » ; p. 218 ; *ohscuritas* ; p. 258, l. 37 : *sermo nem* ; p. 271, l. 16 : « tune » ; *ibid.*, n. 270 : « a » au lieu de « la » ; p. 304, l. 22, *diznoscendos*. Signalons également, p. 235, la rédaction malheureuse de la note 111, qui est de nature à faire penser que dans le *De legibus* cicéronien la raison parfaite de l'univers s'identifie à la foi.

Carlos LÉVY.

Theodore SILVERSTEIN, Anthony HILHORST, *Apocalypse of Paul. A new critical Edition of three long latin Versions* (Cahiers d'orientalisme, XXI) : Genève, Patrick Cramer, 1997, in-4°, 213 pages, 54 planches.

L'Apocalypse de Paul (en latin *Visio Pauli*) est une révélation apocryphe qui développe le texte canonique de II Corinthiens 12, 2-4 : « Je connais un homme dans le Christ qui, voici quatorze ans, (...) fut ravi jusqu'au troisième ciel... Je sais qu'il fut ravi jusqu'au paradis et qu'il entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à l'homme de redire ». L'Apocalypse originale est en grec et fut, semble-t-il, composée en Égypte vers la fin du second ou au cours du troisième siècle. En 420, sous le consulat de Théodose II et de Flavius Constantius (selon l'hypothèse défendue par Th. SILVERSTEIN en 1962), on prétendit en avoir exhumé une copie à Tarse, du sol de l'ancienne maison de saint Paul. Ce récit du voyage de l'apôtre aux enfers, puis au paradis, connut un grand succès durant l'Antiquité tardive et fut alors traduit en latin comme dans toutes les langues de l'Orient chrétien. Au Moyen Âge, les versions primitives, fidèles au grec et d'une langue souvent vulgaire, firent place à des adaptations et remaniements innombrables, qui se diffusèrent à leur tour dans les littératures vernaculaires. L'histoire de la transmission de la *Visio Pauli* est d'une complexité extrême : on en trouvera une présentation commode chez M. GEERARD, *Clavis Apocryphorum Novi Testamenti*, Turnhout, 1992, p. 203-209 (sous le n° 325).

En latin, grâce aux travaux devenus classiques de SILVERSTEIN, on distingue habituellement deux niveaux de textes : les *versions longues*, parfois tronquées, respectent plus ou moins la teneur de l'original et peuvent être confrontées aux recensions grecque et orientales; les *rédactions* médiévales, dérivant des précédentes, sont à tel point modifiées ou abrégées qu'elles ne peuvent servir à restituer l'archétype du texte. Le livre ici commenté édite, de manière critique, toutes les *versions longues* actuellement connues en latin, c'est-à-dire sept manuscrits différents, publiés en colonnes et regroupés en trois familles :

— L^1 : Paris, B. N. F., nouv. acq. lat. 1631 et Sankt-Gallen, Kantonsbibliothek, Vadianische Sammlung 317, IX^e siècle; El Escorial, Biblioteca del Real Monasterio, a.II.3, milieu du X^e siècle.

— L^2 : Wien, Ö. N. B., 362, XIV^e siècle; Graz, Universitätsbibliothek, 856 et Zürich, Zentralbibliothek, C 101, XV^e siècle.

— L^3 : Arnhem, Stichting Arnhemse Openbare en Gelderse Wetenschappelijke Bibliotheek, 6, début du XV^e siècle.

Le récit le plus complet et le plus archaïque est celui du manuscrit de Paris (= *P*), dont les planches finales du volume procurent un fac-similé intégral. Les deux éditeurs ont voulu respecter les particularités linguistiques de chaque témoin et déclarent intervenir seulement dans les passages où les textes transmis étaient inintelligibles. Les versions L^1 et L^2, depuis longtemps identifiées en tant que telles, avaient naguère été réimprimées par Claude CAROZZI, *Eschatologie et au-delà. Recherches sur l'Apocalypse de Paul*, Aix-en-Provence, 1994. L^3 en revanche est la grande nouveauté de ce volume, puisque le manuscrit d'Arnhem restait jusqu'ici inédit.

L'introduction commence par éclaircir le statut exact des versions : L^1 et L^2 sont des traductions indépendantes qui remontent à des manuscrits grecs différents; L^3, tout en étant proche de L^1, atteste certaines leçons qui prouvent, sans discussion possible, le recours direct et sporadique à un autre modèle grec. Les éditeurs décrivent ensuite en détail chacun de leurs sept témoins, avant d'exposer leurs principes éditoriaux. Ils ne dégagent pas vraiment de critères qui permettraient de dater, dans l'absolu, la confection des versions : L^1, qui précède nettement, d'après la

qualité de sa langue, la réforme carolingienne, est citée par des auteurs du VI[e] siècle (Césaire d'Arles, *Regula Magistri*); L^2 ne peut être repoussée après 1150, puisqu'il en existe en allemand une traduction partielle de cette époque; de L^3, on apprend seulement qu'il s'agit d'un texte supposant l'existence de L^1.

Les éditions proprement dites sont très soignées. Sous chaque colonne de texte, figurent deux apparats, l'un réservé aux références des allusions et citations bibliques (ces dernières en italiques), le second aux variantes textuelles et aux conjectures rejetées. La colonne correspondant à *P* est munie parfois d'un troisième apparat, qui relève les citations repérées chez les auteurs du haut Moyen Âge. Les conjectures introduites dans le texte, parfois drastiques, ne sont pas toujours conformes aux principes avancés dans l'introduction. En L^1, § 49, la correction d'*omitterent* (leçon transmise) en *concuterent* est plutôt rude dans un contexte où *emitterent* ferait l'affaire. En L^1, § 22, la conjecture *ex apeliote* (nom grec du vent d'est) a été insérée partout : cela est justifié, dans le cas du manuscrit de l'Escurial, par l'existence d'une leçon incompréhensible (*exapilato*), mais la teneur des autres témoins restait intelligible (*et aperuit ostium* St-Gall, *in ampliori loco* Arnhem), ce qui aurait dû amener les éditeurs à mentionner leur conjecture seulement en apparat. Il est en effet probable qu'une telle corruption s'est produite en plusieurs étapes : réintroduire brutalement et partout le texte supposé originel simplifie abusivement l'histoire de la transmission.

À partir de quand le texte de la *Visio Pauli* a-t-il été connu en Occident ? Les auteurs ne se sont pas posé cette question, qu'une retouche apportée à la chronologie augustinienne vient en partie de renouveler. ALTANER (dans une étude de 1949 dûment citée en bibliographie) rapprochait deux séries de faits : d'une part quelques allusions chez Prudence et Augustin — la plus ancienne remontant à 402 — à une doctrine de mitigation possible des peines de l'enfer; d'autre part la condamnation explicite d'une Apocalypse de Paul dans le *Tractatus in Iohannem* 98, 8 (qu'on datait alors de 418). Il en concluait qu'une version devait être disponible en Occident dès 400. Cette présentation est devenue caduque. L'une des lettres publiées par J. DIVJAK oblige à modifier la chronologie des *Tractatus in Iohannem*, comme M.-F. BERROUARD l'a exposé dans *Bibliothèque Augustinienne*, t. 74 A, Paris, 1993, p. 9-49. On sait maintenant que les *Tractatus* 55-124 ont été dictés dans l'ordre du texte évangélique à partir de novembre 419 et que le *Tractatus* 99 est pratiquement contemporain du quinzième et dernier livre du *De Trinitate* : cela oblige à repousser la rédaction du *Tractatus* 98 vers 422-425. Il semble donc qu'Augustin réagisse violemment à un fait d'actualité (la pseudo-invention de Tarse, fixée justement en 420 par SILVERSTEIN), quand il critique l'Apocalypse de Paul. On hésitera par conséquent à lier, comme le faisait ALTANER, les discussions sur les peines infernales à l'arrivée en Occident de la *Visio Pauli*.

De cette observation, il ne faut pas conclure naïvement que la version L^1 est celle que visait Augustin peu après 420. Le texte parvenu en Afrique pouvait être en grec ou correspondre à une traduction aujourd'hui égarée. Seule la critique interne et notamment un examen plus approfondi des citations scripturaires permettront peut-être de préciser un jour la chronologie absolue de L^1, L^2 et L^3. Signalons en passant qu'en L^1, § 49, la suggestion que le diable fait à Job : *Dic uerbum aliquod in dominum et morere* est une *citation littérale* de Job 2, 9, selon la *Vetus Latina* cyprianique, qui coïncide sur ce point avec la traduction effectuée par Jérôme sur la Septante (la version sur l'hébreu, devenue vulgate, est *Benedic deo et morere*). La teneur du passage correspondant de L^2 (L^3 est hélas indisponible) est manifestement secondaire : *Loquere unum uerbum et statim morieris*.

La présentation du volume, comme de tous ceux de la même collection, est impeccable. Il manque pourtant un index des références bibliques. Les lecteurs

peu habitués au latin tardif trouveront une nouvelle traduction française de la version L^1 (manuscrit de Paris), sous la signature de Claude-Claire et André KAPPLER, dans *Écrits apocryphes chrétiens*, t. 1 (Bibliothèque de la Pléiade) : Paris, Gallimard, 1997, p. 787-826.

François DOLBEAU.

Pierre DUFRAIGNE, *Aduentus Augusti, Aduentus Christi. Recherche sur l'exploitation idéologique et littéraire d'un cérémonial dans l'Antiquité tardive* : Paris, Études Augustiniennes, Série Antiquité-141, 1994, 520 pages + un cahier de planches.

Cet ouvrage, dont le projet et le contenu, malgré la modestie du titre, sont en grande partie nouveaux, se propose d'étudier les phénomènes de conditionnement réciproque qui unissent le rite socio-politique romain de l'*aduentus* et les développements théologiques, littéraires et iconographiques de ce thème dans le contexte chrétien de l'Antiquité tardive. On ne peut manquer de rapprocher ce livre d'autres livres importants et récents qu'il complète de manière particulièrement bien venue, en particulier les études de M. MAC CORMICK, *Eternal Victory*, Cambridge, 1986 et S. MAC CORMACK, *Art and Ceremony in Late Antiquity*, Berkeley, 1981.

Après un rappel du lexique lié à la cérémonie même de l'*aduentus* et à ses diverses parties, la réflexion se développe selon un plan en quatre parties dont la simplicité permet parfaitement de dégager les évolutions et les ruptures qui caractérisent l'adoption progressive par les chrétiens du thème romain de l'*aduentus*. Une première partie, d'analyse sociologique et historique, rappelle la place que le cérémonial de l'*aduentus* a pris dans la Rome classique et impériale tout en soulignant les influences orientales qui ont pu aider au développement de cette tradition. La réflexion se poursuit en fin de première partie jusqu'aux *aduentus* de type public et privé, mais non chrétiens que l'on peut rencontrer dans l'empire du IV^e^ siècle. La deuxième partie introduit une apparente rupture en examinant la tradition scripturaire de l'*aduentus* tant public (rois ou prophètes) que privé, tant sur le mode historique, que sur le mode prophétique. Il s'agit bien sûr non pas d'y retrouver un cérémonial typiquement romain, mais de noter des points possibles de convergence entre les données scripturaires et le cérémonial bien connu des Romains. La troisième partie traite des textes littéraires païens mettant en scène ou en jeu l'*aduentus*. Elle se divise assez nettement en deux parties : une proprement thématique consacrée à la topique de l'*aduentus* et une par genres examinant le traitement que ce matériau reçoit dans les divers types de littérature. On voit moins bien, en revanche, pourquoi le thème particulier, « l'extension » dit l'auteur, de l'*aduentus* à des récits d'entrée aux enfers ou d'apothéose se trouve rejeté en fin de partie, alors qu'il aurait sans doute été plus percutant de le placer à la fin de la première section (p. 180) où il avait, me semble-t-il, davantage sa place. Enfin la dernière partie, double également, traite de l'*aduentus* en contexte chrétien, en envisageant d'abord les modes par lesquels ce thème particulièrement lié au paganisme a pu s'introduire dans la littérature chrétienne, puis ses développements comme outil christologique, entre le III^e^ et le V^e^ siècle.

Ce livre, on le voit, manie une masse particulièrement importante de textes souvent fort disparates. Son grand mérite est d'y inscrire de manière très convaincante des lignes de force et de continuité qui tracent à leur manière un volet de l'histoire complexe des rapports entre les chrétiens et la culture de la société romaine sans jamais forcer les analyses, ce qui était tentant avec un matériau aussi résistant à

l'analyse de l'*aduentus* que les textes scripturaires. En respectant le rythme, parfois heurté, des contacts entre le cérémonial traditionnel et la religion nouvelle, les ruptures et les résistances, P. DUFRAIGNE parvient à rendre sensible, au fil des passages cités et analysés, le processus même d'interpénétration de la vision chrétienne par le cérémonial romain et de la présentation du cérémonial lui-même par une vision chrétienne. Il écrit ainsi, de fort belle manière, une page du dialogue de la Rome ancienne avec la nouvelle et souligne de manière saisissante les continuités culturelles, idéologiques et sociales qui relient la Rome des Césars à celle du Christ.

B. BUREAU.

J. ELSNER, *Art and the Roman Viewer. The Transformation of Art from the Pagan World to Christianity* : Cambridge University Press, 1995, XXIV et 375 pages, 4 ill. hors texte et nombreuses figures.

On ne sait trop comment définir l'ouvrage passionnant que nous livre ici J. ELSNER. Parler à son sujet d'Histoire de l'Art serait en réduire le propos qui dépasse largement ce que l'on place d'ordinaire sous ce mot. Sans doute est-il plus juste de dire qu'il s'agit d'une étude, artistique, historique et philosophique à la fois, de la réception des œuvres d'art par les Romains du I^er^ au VI^e^ siècle et de la manière dont l'évolution de la société romaine nourrit les transformations de son art. La principale originalité de ce livre est son point de vue. Toute la réflexion se développe non à partir de l'œuvre elle-même, mais de la vision que le spectateur porte sur elle et de la manière dont il la lit. On ne trouvera donc guère ici d'analyses proprement techniques des œuvres citées, ni même de discussion sur leur interprétation, dans les cas où l'identification exacte de telle ou telle scène présente des difficultés. En revanche, on lira au fil de ces pages une méditation particulièrement prenante et d'une rare intelligence sur ce que signifie dans le monde romain « voir une œuvre d'art ».

La première partie (chapitres 1 à 4 : « vision et réalité » ; « vision et société » ; « vision et sacré » ; « vision et identité ») constitue une introduction à la réflexion à travers un examen des différentes problématiques de la vision que nous transmettent les textes littéraires anciens. À partir d'exemples qu'il juge — à juste titre — représentatifs des diverses approches anciennes de la vision des œuvres, l'auteur propose une sorte de spectre réunissant les diverses conceptions possibles de l'œuvre entre une conception « littéraliste » pourrait-on dire, où il s'agit de retrouver dans l'art la vérité qui est dans le monde (les *Imagines* de Philostrate) et une conception « allégoriste » qui pousse, comme dans la *Tabula* de Cébès, à trouver dans l'œuvre une vérité sur le monde. Ces deux catégories fondamentalement opposées sont ensuite déclinées au fil de la partie dans divers types d'œuvre qui en montrent les facettes multiples et les nuances. L'art romain impérial est par exemple défini par une recherche de l'illusion du réel, qui donne à voir son caractère illusoire, en poussant l'illusion jusqu'au moment où elle est découverte comme telle et peut alors opérer chez le spectateur une distanciation ironique. L'illusion est parfaite précisément parce qu'elle s'affirme comme illusion. Au contraire, l'art chrétien, parce qu'il repose sur une conception allégoriste, de l'œuvre refuse toute distanciation par l'ironie qui renverrait automatiquement le spectateur dans le réel de sa condition de spectateur, pour le conduire, en lui donnant une place unique dans l'œuvre, à travers le dédale des symboles jusqu'à la vérité cachée. On aurait tort cependant, ce que J. ELSNER montre parfaitement, de limiter ces évolutions au strict domaine de l'évolution religieuse, art païen contre art chrétien. C'est en réalité toute la transformation pro-

gressive de la société romaine au cours des trois premiers siècles qui vient, comme le montre le dernier chapitre de cette partie, se mirer dans les productions artistiques.

La deuxième partie place la question de la vision sur le plan idéologique et religieux, celui de la représentation du prince et celui de la représentation du culte. Associant dans un premier chapitre (chapitre 5) la transformation de l'idéologie impériale et la transformation de l'image de l'empereur, J. ELSNER souligne clairement que le passage d'une forme de littéralisme de la représentation à une forme d'allégorisme recoupe strictement l'évolution de la personne impériale. Dans les images d'Auguste, il nous est ainsi donné à voir un personnage dont on affirme qu'il est en lui-même plus qu'un homme et qui se tient en face de nous comme une instance divine offerte à notre regard. En revanche dans les représentations de l'époque de Dioclétien, on peut percevoir qu'une scission s'est opérée dans la vision du personnage. Homme en tant qu'il est le prince régnant *hic et nunc*, l'empereur est aussi, dans d'autres représentations régies par d'autres codes, le représentant d'une instance transcendante, l'institution impériale, indépendante en soi de son incarnation *hic et nunc*. Enfin dans la représentation de Justinien et Theodora, le prince est affirmé comme l'un de nous, mais situé par rapport à nous qui le voyons au terme d'une chaîne sociale qui en fait le médiateur privilégié entre le monde des hommes auquel il appartient et le monde divin vers lequel il tend comme nous tendons. J. ELSNER ouvre alors un parallèle particulièrement suggestif entre cette évolution idéologique visible dans la représentation en général et les représentations sacrificielles des trois types de religions que l'on peut rencontrer dans l'empire : la religion romaine traditionnelle, un culte d'initiation à dimension sotériologique comme celui de Mithra et le christianisme. Or les productions artistiques rejoignent l'affirmation progressive du lien de l'homme à la divinité, qui conduit de la représentation de l'homme sacrifiant au dieu, à celle du dieu sacrifiant, pour aboutir à celle du dieu sacrifié, d'une vision littérale de la représentation (« je vois ce qui se passe dans le réel ») à une vision allégorique (« ce que je vois me montre ce qui se passe dans l'invisible »).

Une troisième partie plus brève peut alors rassembler ce faisceau de remarques en une synthèse dont tout résumé ne peut donner qu'une idée imparfaite tant elle est riche. J. ELSNER y tente en effet d'examiner le conditionnement que l'évolution des mentalités a pu exercer sur l'art, en conduisant à passer du modèle littéraliste et ironique dominant dans l'art du I^er^ siècle, à un art presque entièrement allégorique à la charnière des mondes romain et byzantin. À travers une analyse particulièrement suggestive de la communauté de vision possible entre sujets païens et sujets chrétiens au IV^e^ siècle, l'auteur inscrit de manière parfaitement convaincante le triomphe de la représentativité allégoriste dans une évolution globale — et attestée qu'elle que soit la source — de la psychologie des Romains et de leur rapport à la figuration artistique.

Il est évident qu'un tel résumé ne donne qu'une idée bien imparfaite de ce livre foisonnant, où la moindre analyse ouvre des perspectives immenses, où chacun, au gré des pages et de son domaine de prédilection, peut ajouter des exemples qui vont le plus souvent dans le sens des analyses de l'auteur. On sera particulièrement sensible, devant un travail si profondément intelligent, à la modestie de l'auteur, à ses nuances infinies, bien gommées dans un compte rendu, à son respect absolu des lacunes dans notre connaissance qui le conduisent souvent à une prudence qui l'honore, même si le lecteur est rapidement convaincu qu'il a vu juste ; comme d'ailleurs à la perfection d'une présentation matérielle élégante et simple qui met bien en valeur les intuitions dont ce travail fourmille.

Face à un tel livre, force est de reconnaître qu'il y a là un de ces travaux dont on a envie d'écrire qu'il devrait avoir sa place dans toutes les bibliothèques où il

constituerait une source capable de stimuler à la fois les recherches littéraires, artistiques et historiques, tant il est vrai que ce livre mérite qu'on lui applique le vers qu'il met en exergue (Ov., *Her.* 13, 155) : *crede mihi; plus est quam quod uideatur imago.*

B. BUREAU.

Stephen GERSH, *Concord in Discourse. Harmonics & Semiotics in Late Classic & Early Medieval Platonism* : Berlin/New York, Mouton de Gruyter, 1995, XII et 390 pages.

Cet ouvrage très savant (contenant 994 notes, représentant 67 pages, suivies de 39 pages de bibliographies et de 11 pages d'index...) repose sur des conférences faites par l'auteur dans différentes institutions européennes et américaines. Mais l'ensemble est d'une très grande cohérence, car beaucoup de sections inédites viennent faire le liant, en sorte qu'on a le sentiment de se trouver devant une somme, où il est question de musique, de philosophie, de religion, d'astronomie et de mathématique, et où sont mis à contribution principalement Boèce, Augustin, Martianus Capella et Jean Scot Érigène.

Christian NICOLAS.

Monique GOULLET et Michel PARISSE, *Apprendre le latin médiéval. Manuel pour grands commençants* : Paris, Picard, 1996, 215 pages.

Le *Manuel pratique de latin médiéval* de Dag NORBERG (Paris, Picard, 1968) supposait la langue latine connue. Avec ce *Manuel* de Monique GOULLET et Michel PARISSE, les médiévistes pourront désormais apprendre le latin médiéval sans passer par le latin antique. En effet, leur *Manuel* ne suppose aucune connaissance préalable en latin et permet d'apprendre cette langue en vingt-trois leçons qui vont de la première déclinaison (*carta, -ae* remplace ici la classique *rosa, -ae*) au style indirect. Ce *Manuel* est une version révisée et augmentée de la deuxième version du livre des auteurs, *Apprendre le latin médiéval. Méthode pour grands commençants*, publié par l'A. R. T. E. M. à Nancy en 1995.

Ce livre est très clair, complet et parsemé de nombreux bilans et tableaux récapitulatifs. Les exemples et les textes des exercices sont tirés d'écrits médiévaux variés, ce qui permet à l'utilisateur de ce manuel de se familiariser avec de nombreux auteurs du Moyen Âge en même temps qu'il apprend la grammaire latine. M. GOULLET et M. PARISSE les ont puisés tant dans la littérature latine médiévale que dans les textes diplomatiques (chartes, épitaphes, etc.), répondant ainsi aux attentes des médiévistes littéraires aussi bien qu'historiens. Au détour d'un exercice (p. 97), on notera des conseils pour dégager la structure d'une charte. Les latinistes antiquisants constateront dans ce manuel combien le latin médiéval reste très classique, hormis quelques particularités signalées à chaque fois dans l'exposé de grammaire.

Mais cet ouvrage est plus qu'un manuel. On trouvera en effet dans l'introduction (p. 10-19) de nombreuses indications bibliographiques parfaitement à jour (on lit ainsi la référence à l'ouvrage de K. SIDWELL, *Reading Medieval Latin*, Cambridge, 1995), ainsi qu'un exemple de transcription complète d'une page manuscrite. En outre, dans les « Exercices pratiques de traduction » à la fin de l'ouvrage (p. 144-176), on trouvera un large échantillon de textes variés représentatifs des

divers genres d'écrits que rencontrent les médiévistes : textes historiques, diplomatiques, hagiographiques et liturgiques, inventaires, correspondance, enfin textes poétiques. Chacun de ces textes est muni de notes explicatives et d'une traduction française pour aider l'étudiant. L'ouvrage se termine par un ample lexique (p. 177-210), un index des noms propres et un index des notions.

La présentation agréable et soignée est à l'image du contenu de l'ouvrage qui est agrémenté d'enluminures tirées d'un Passionnaire de Weissenau. Assurément ce *Manuel* va susciter de nouvelles vocations de latinistes parmi les historiens médiévistes. Puisse-t-il persuader certains antiquisants que la littérature latine ne s'est pas arrêtée avec saint Augustin !

Olivier SZERWINIACK.

Maurilio PÉREZ GONZÁLEZ, *Crónica del Emperador Alfonso VII. Introducción, traducción, notas e índices* : Universidad de León, 1997, 209 pages.

La *Chronica Adefonsi imperatoris*, composée à la fin de la première moitié du XII[e] siècle, relate les événements consécutifs à l'avènement d'Alphonse VII au trône de León (1126) : restauration de l'ordre intérieur, paix avec les royaumes chrétiens et lutte contre les musulmans, jusqu'à l'entrée en scène des Almohades et à la préparation de la campagne du roi contre Almería (1147). Elle se divise en deux livres, suivis par un poème en hexamètres rimés qui énumère, selon un modèle classique, les chefs et les armées chrétiens présents à la prise d'Almería.

La partie en prose est une source essentielle de l'histoire du règne d'Alphonse VII et des zones frontières dans la première moitié du XII[e] siècle. On a pu reconnaître au poème un rôle important dans la question controversée de l'influence de l'épopée latine sur l'épopée en langue vulgaire.

Cette traduction en castillan fait suite à la récente édition procurée par A. MAYA SÁNCHEZ et J. GIL dans le vol. LXXI du Corpus Christianorum, Continuatio Mediaeualis, sous le titre *Chronica Hispana Saeculi XII, pars I* (Turnhout, 1990). Une introduction fait le point sur ce que l'on sait de ce texte anonyme. Elle présente d'abord les données relevant de l'histoire littéraire. La culture classique de l'auteur est notable, mais l'influence prépondérante de l'Ancien Testament fait de son œuvre une véritable épopée biblique. C'est un clerc, sans doute proche du souverain, que l'on a tenté d'identifier diversement, la solution la plus vraisemblable étant, pour le traducteur, Arnaldo, évêque d'Astorga. L'examen des manuscrits, des éditions et des traductions anciennes repose sur les travaux de A. MAYA SÁNCHEZ. Suit un exposé sur la « valeur historique » de la Chronique, relevant sans doute d'un genre un peu daté, mais rendu nécessaire par les jugements négatifs émis par nombre d'historiens.

La traduction, précédée par une utile synopsis, en règle générale précise, se recommande par les très abondantes notes littéraires, historiques et linguistiques qui l'accompagnent. Un copieux appendice lexical sera en partie utile aux latinistes et aux historiens. Un index onomastique (avec des détails biographiques précis donnés pour chaque personnage) et un index toponymyque, dont il conviendrait de nuancer quelques identifications (ainsi en II, 9 *mare Britannicum* ne saurait être assimilé à la Manche, ce que d'ailleurs interdit le contexte) complètent ce travail diligent, qui aide à faire mieux connaître un témoin important de l'historiographie du XII[e] siècle.

P. GAUTIER DALCHÉ.

MAGISTER MATHIAS LINCOPENSIS, *Testa nucis* and *Poetria*, edited and translated by Birger BERGH : Berlings, Arlöv, 1996, 97 pages, 9 planches en couleur. Samlingar utgivna av Svenska Fornskriftsällskapet, andra serien : Latinska Skrifter, bd. IX.2.)

Ce chanoine de Lingköping, ne s'est pas contenté de consigner et présenter les visions mystiques de sainte Brigitte de Suède, dont il était le confesseur. Il a également composé, sans doute vers 1320, un art poétique, *Poetria*, et un traité de rhétorique, *Testa nucis*, conservés tous deux dans un unique manuscrit d'Uppsala, C 521, fol. 169 r°-173 r°, daté de la première moitié du XIV^e^ siècle. La présente édition remplace une précédente, due à S. SAWICKI et parue en 1936. Elle commence par une bibliographie, p. 4-6, une introduction circonstanciée, p. 7-16, et des remarques critiques, p. 17-27, qu'on aurait peut-être aimé voir figurer à leur place au fil des deux textes. Suivent, dans l'ordre inverse de celui du manuscrit, le fragment conservé de *Testa nucis* (p. 30-41) et la *Poetria* (p. 44-91), accompagnés d'une traduction anglaise en regard, d'un apparat critique et de notes relevant les citations et parallèles textuels. Une liste des figures rhétoriques et deux index, *nominum* et *rerum* (p. 92-97) précédent enfin une belle reproduction photographique du manuscrit, suffisamment détaillée pour permettre une lecture directe.

L'intérêt de cette publication est évident pour les spécialistes de la littérature latine médiévale : elle en illustre bien les préoccupations rhétoriques constamment alimentées, même dans la lointaine Scandinavie, à la source antique. Et à ce titre, elle ne saurait laisser indifférents les « antiquisants », qui y observeront la fortune des idées d'Aristote, de Cicéron et de la *Rhétorique à Hérennius* (cf. p. 8 et *passim*). Enfin, les fréquentes citations d'auteurs latins par le Maître Mathias ne sont pas sans utilité pour l'étude de la tradition des textes; à titre d'exemple, et pour conclure, on pourra relever que le vers de Perse, I, 99 cité p. 48 donne une leçon (cf. reproduction, fol. 169 r°, col. B, l. 11) fautive *mamilloneis* (pour *mimalloneis*) que l'on trouve dans le seul *P*, isolé sur ce point dans l'ensemble de la tradition manuscrite des *Satires*...

Guillaume BONNET.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Palingène, *Le Zodiaque de la vie* (*Zodiacus vitae*). Texte latin établi, traduit et annoté par Jacques CHOMARAT : Genève, Droz, 1996 (Travaux d'Humanisme et Renaissance, n° 307), 529 pages.

Le *Zodiacus vitae* est l'un de ces longs poèmes didactiques dont la Renaissance a réinventé le modèle en s'inspirant des grandes formes léguées par l'Antiquité. Comme une épopée, il constitue une somme de l'expérience et du savoir humains, mais sans prendre pour fil conducteur l'histoire d'un héros. Par son organisation systématique et par ses deux centres d'intérêt majeurs, la morale et l'organisation de l'univers, il s'apparenterait plutôt au *De natura rerum* de Lucrèce. Cette œuvre monumentale (elle comporte douze livres dont les plus longs dépassent mille vers), parue à Venise vers 1535, est restée célèbre jusqu'au XVIII^e^ siècle, son succès se fondant d'ailleurs sur des motifs divers. Comme Lucrèce — et bien qu'il ait fermement réfuté l'atomisme et le matérialisme —, Palingène a eu l'honneur paradoxal d'être à la fois honni pour ses opinions hétérodoxes ou son irrespect envers la religion établie, estimé pour la solidité et la pureté de ses enseignements moraux, et